

histoire  
politique  
société

# le débat

**Le 11 septembre et après**

**Ce que fut le xx<sup>e</sup> siècle**

Gérard Jorland, Thomas Pavel

**Internet : une révolution  
dans la propriété intellectuelle ?**

Pierre-Yves Gautier, Emmanuel Pierrat, Christian Vandendorpe

**Maurice Kriegel** : Trois mémoires de la Shoah : États-Unis, Israël, France

**L'énigme chinoise**

Michel Bonnin, Yves Chevrier, Jean-Luc Domenach

**Paul Yonnet** : La montagne et la mort

**Autour de la discrimination positive**

Gwénaële Calvès, Anne-Marie Le Pourhiet

numéro **117** novembre-décembre 2001

**Gallimard**

LE 11 SEPTEMBRE ET APRÈS

---

CE QUE FUT LE XX<sup>e</sup> SIÈCLE

- 5 *Thomas Pavel* : Les utopies linguistiques.  
18 *Gérard Jorland* : Un siècle expérimental.
- 

INTERNET : UNE RÉVOLUTION DANS LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE ?

- 31 *Christian Vandendorpe* : Pour une bibliothèque virtuelle universelle.  
43 *Pierre-Yves Gautier* : La liberté qui opprime et la loi qui affranchit.  
49 *Emmanuel Pierrat* : Une utopie en forme de négation du droit d'auteur.  
53 *Christian Vandendorpe* : Contre les nouveaux féodalismes.
- 

- 59 *Maurice Kriegel* : Trois mémoires de la Shoah : États-Unis, Israël, France. À propos de Peter Novick, *L'Holocauste dans la vie américaine*.
- 

L'ÉNIGME CHINOISE

- 74 *Jean-Luc Domenach* : Un capitalisme léniniste ? Entretien.  
92 *Yves Chevrier* : De la révolution à l'État par le communisme.  
114 *Michel Bonnin* : Les métamorphoses du totalitarisme.
- 

- 136 *Paul Yonnet* : La montagne et la mort. Un mythe moderne : la conquête de l'Annapurna.
- 

AUTOUR DE LA DISCRIMINATION POSITIVE

- 163 *Gwénaële Calvès* : Pour une analyse (vraiment) critique de la discrimination positive.  
175 *Anne-Marie Le Pourhiet* : Deux conceptions du droit.
- 

LE 11 SEPTEMBRE ET APRÈS

- 179 *Anatol Lieven* : Stratégie de la terreur.  
189 *Le Débat* : Un monde devenu obscur.
-

# LE 11 SEPTEMBRE ET APRÈS

*« Plus rien ne sera comme avant » : il se peut que ce sentiment se révèle faux, avec le recul de quelques semaines ou de quelques mois, mais nous l'avons tous partagé, tant le choc a été profond. Tous, nous avons eu l'impression, sous le coup du « méga-terrorisme », d'un retour brutal de la grande histoire qui périssait nos préoccupations habituelles du temps de paix et ne laissait plus guère de place au temps de la réflexion.*

*Ce sentiment, nous ne pouvions pas ne pas en tenir compte dans le travail du Débat. Il est entendu qu'une revue ne vit pas au rythme des quotidiens ou des hebdomadaires. Personne n'attend d'elle la couverture des événements ou leur commentaire à chaud. Il reste qu'un organe qui se veut en prise sur l'histoire en train de se faire et se donne pour fin de contribuer à l'intelligence du temps présent, comme c'est le cas du Débat, ne peut pas ne pas répondre, à sa façon, aux appels de l'actualité.*

*Il se doit d'affronter les questions que l'événement a fait surgir et avec lesquelles, quoi qu'il arrive, la réflexion va désormais devoir vivre. Cela sans rien renier de ses exigences et dans les limites de ses moyens. Car la revue, ce n'est pas seulement l'écriture méditée et la réaction à distance, c'est aussi un système de fabrication qui s'apparente à celui du livre, avec ce que cela implique de délais.*

*C'est dans cet esprit que nous publions à la fin du numéro de premières réflexions sur les changements de la donne stratégique mondiale. Elles sont dues à un observateur anglais, et on appréciera qu'elles aient été écrites aussitôt après le drame. Nous y joignons un essai d'inventaire des problèmes que l'irruption de l'imprévu nous paraît avoir soudain mis à l'ordre du jour. Il n'a d'autre ambition, est-il besoin de le dire, que de dresser un point provisoire et de dessiner un programme de travail.*

# Ce que fut le xx<sup>e</sup> siècle

On aurait pu s'attendre, avec le changement de siècle et de millénaire, à une multiplication des bilans non seulement politiques et sociaux, mais aussi intellectuels. Or, ils ont été remarquablement rares ou discrets.

C'est, sans doute, que la tâche est difficile, mais c'est également que nous sommes dans un moment qui n'y pousse pas. Elle est pourtant indispensable pour mesurer l'écart qui nous sépare de ce siècle qui se voulut celui des ruptures.

Les deux articles qu'on trouvera ici en témoignent. Ils inaugurent une série que

nous comptons poursuivre dans la durée. La méthode du coup de sonde répété et multiplié nous a paru préférable au tableau d'ensemble à la fois trop systématique et toujours incomplet.

Nous l'a-t-on assez répété, comme le xix<sup>e</sup> siècle avait été le «siècle de l'histoire», il appartenait au xx<sup>e</sup> d'être le «siècle du langage». Cela ne devait pas s'arrêter à la science, mais concerner tout autant l'art. La littérature avait à se mettre à l'école de son support langagier. Thomas Pavel revient sur cette grande ambition. Il la réinscrit dans l'histoire, il en analyse les apports et les illusions, et il en fait ressortir l'actuelle retombée. Le fameux « tournant linguistique » paraît bel et bien derrière nous.

Le xx<sup>e</sup> siècle n'a pas inventé la science, mais il lui a donné des dimensions sociales sans précédent. Il lui a aussi emprunté, montre Gérard Jorland, un modèle d'expérimentation sur la société et sur l'homme qui constitue son héritage le plus discuté. De ce point de vue, si nous sommes plus que jamais dans une société de la science, nous sommes certainement sortis d'un certain âge de la science et de ses leçons à l'usage de la société.

Thomas Pavel

## Les utopies linguistiques

Les débats autour de la nature du langage se sont calmés depuis une vingtaine d'années, on dirait même qu'ils ont quitté la place publique pour se retirer dans le milieu restreint des spécialistes : les philosophes du langage et les linguistes. Nous sommes loin du temps où chaque intellectuel et chaque artiste se voyaient obligés d'émettre des opinions sur la question du signe, censée être la pierre d'angle de l'époque, celle à laquelle était suspendu l'avenir de l'humanité. Les participants à ces débats semblaient alors persuadés qu'à partir du questionnement philosophique le plus abstrait on pouvait déduire facilement, voire automatiquement, des réponses tranchantes à toutes les difficultés d'ordre politique ou social. Le comble de l'héroïsme consistait à se prononcer pour ou contre ce qu'on appelait alors « la métaphysique du signe et du sujet », ce choix étant censé entraîner inéluctablement des conséquences simples et nettes concernant la révolution à venir, celle qui, pen-

sait-on, allait mettre fin à la société industrielle. Ce genre de déduction transcendantale des positions politiques est devenu plus rare de nos jours, peut-être parce que la problématique politique occupe désormais le devant de la scène intellectuelle et qu'on n'a donc plus besoin, pour l'aborder, de prendre l'invraisemblable détour d'une spéculation sur la nature du signe.

Grâce au retrait de cette spéculation, il n'est plus urgent de s'insurger contre les théories souvent aberrantes du langage qu'on fabriquait il y a trente ans avec une facilité enviable. On se rend compte maintenant que les penseurs qui les ont critiquées, un Paul Ricœur, un Charles Taylor, un Raymond Boudon, par exemple, peu écoutés dans le feu du combat, ont en définitive gagné la bataille. Plutôt, donc, que de contester la validité de ces théories, la distance chronologique et l'inactualité du débat m'encouragent à examiner l'origine et les raisons de leur étrangeté. Comment et pourquoi a-t-on pu soutenir que le

---

Thomas Pavel est notamment l'auteur de *Le Mirage linguistique. Essai sur la modernisation intellectuelle* (Paris, Ed. de Minuit, 1998) et de *L'Art de l'éloignement. Essai sur l'imagination classique* (Paris, Gallimard, « Folio », 1996).

---

savoir est réductible au discours qui le manifeste, que le signe est une forme historique périssable ou, enfin, que le signifiant (à savoir la forme sonore ou écrite du signe) littéraire doit être libéré de sa servitude à l'égard du signifié (le concept désigné par le signe) ? Prises à la lettre, ces propositions n'ont aucun sens, et la seule manière de leur en conférer un consiste à les prendre, en vertu du principe de charité, avec un grain de sel métaphorique et, de la sorte, à les banaliser. Car il est évident pour tout le monde que le savoir a besoin de moyens d'expression adéquats, que depuis déjà plus d'un siècle nous sommes devenus plus sensibles aux phénomènes d'opacité présents dans tout langage et que la poésie moderne aime jouer avec le non-sens. La question qui se pose est de savoir pourquoi on s'est efforcé de revêtir d'une apparence apocalyptique des thèses aussi inoffensives. Et pourquoi a-t-on choisi précisément ces thèses-là ?

---

### Le tournant linguistique

---

Depuis déjà plus d'un siècle, en effet, nous sommes devenus plus sensibles au rôle que joue l'organisation interne du langage dans l'exécution des fonctions qui lui incombent. Intégrés dans l'histoire de cette prise de conscience, les débats français sur la question du signe apparaissent comme une étape tardive et particulièrement agitée dans le mouvement de longue durée que les philosophes américains ont appelé « le tournant linguistique » (*the linguistic turn*). Plongeant ses racines lointaines dans la philosophie de Kant, ce mouvement a pris naissance à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> au sein de la philosophie des mathématiques et de la logique et a bientôt conquis l'épistémologie et la linguistique.

Ses effets se sont fait sentir à la même époque en psychologie et dans la pratique de la littérature et des arts, aussi bien que dans les théories qui l'accompagnent.

Le débat a été lancé par les recherches sur les fondements des mathématiques. Gottfried Frege, Bertrand Russell et David Hilbert ont tenté, chacun à sa façon, de contribuer à la construction d'un système formel général de la pensée logico-mathématique. Leur rêve a survécu, en dépit des obstacles vite rencontrés, dans les travaux d'Alan Turing, dans l'espoir cybernétique de réaliser une véritable « mécanisation de l'esprit » (pour employer l'expression de Jean-Pierre Dupuy), aussi bien que dans les recherches plus récentes sur l'intelligence artificielle.

Ces recherches ont exercé une double influence sur la philosophie. D'une part, les travaux en logique formelle n'ont pas manqué de rendre évidentes (s'il en était encore besoin) les carences du langage courant, son imprécision, ses ambiguïtés, ses innombrables pièges. Un vaste projet, qui poursuit aussi bien l'analyse de ces défauts que la réforme du langage philosophique, a engendré tout au long du XX<sup>e</sup> siècle une multitude de recherches concernant à la fois la forme idéale du langage philosophique et la logique interne du langage ordinaire. Allant de l'atomisme logique de Bertrand Russell et du positivisme logique de Rudolf Carnap à la version du pragmatisme logique récemment proposée par Robert Brandom, ces recherches exemplifient ce qu'il est permis d'appeler la tendance *perfectionniste* du tournant linguistique, le désir de comprendre et d'améliorer le langage des philosophes et celui des êtres humains en général.

D'autre part, les travaux portant sur la structure de la logique et du langage ont graduellement conduit certains penseurs à s'intéresser moins à l'adéquation entre les mots et les choses

qu'à la cohérence interne des langages et à leur indépendance relative à l'égard du monde empirique. Ainsi, W. v. O. Quine et ses disciples ont été d'avis que les théories scientifiques font référence au monde de manière globale, sans que chaque terme utilisé par la théorie ait nécessairement un correspondant identifiable dans le monde. Dans la même veine, les linguistes, à commencer par Ferdinand de Saussure, ont soutenu que la pensée elle-même n'est qu'un effet de langue, la structure impersonnelle de cette dernière étant seule accessible à l'étude. Cette tendance du tournant linguistique, que j'appellerai *réductionniste*, tente d'identifier notre connaissance du monde au langage qui l'exprime et confère aux sciences qui étudient ce langage la primauté théorique sur les autres disciplines.

Ces deux positions à l'égard du langage, le perfectionnisme et le réductionnisme, se retrouvent à la même époque dans d'autres disciplines. En psychanalyse, par exemple, au début du <sup>xx</sup>e siècle, Freud a étudié les incohérences du langage de tous les jours, à travers lesquelles il a cru pouvoir déchiffrer la voix de l'inconscient, porteuse de vérité. À sa manière, Freud tient donc du perfectionnisme. Son disciple Lacan, cependant, renoncera plus tard à la notion régulatrice de vérité et postulera, à la manière des réductionnistes, l'identité de structure entre l'inconscient et le langage.

Dans la pratique littéraire où, depuis la fin du <sup>xix</sup>e siècle, l'importance accordée au langage s'est accrue démesurément, une distinction du même genre sépare les auteurs qui travaillent le langage pour en tirer de nouvelles sonorités et de nouvelles nuances, toujours plus exactes et plus adéquates au message véhiculé (Proust, Musil, Céline), et ceux qui inventent d'emblée des langages inédits, convaincus qu'ils obtiendront du

même coup une conversion profonde de la sensibilité des lecteurs et de leur appréhension du monde (James Joyce, André Breton, Nathalie Sarraute). En musique, le contraste est tout aussi frappant entre, d'une part, l'art de Stravinski, de Prokofiev, de Britten, de Poulenc et de Chostakovitch, et, d'autre part, les recherches formelles de Schönberg, de Webern et de leurs épigones.

Les questions soulevées plus haut (comment a-t-on pu soutenir que la connaissance est identique au discours qui l'exprime ? que le signe est une forme historique vouée à la disparition ? etc.) sont donc susceptibles d'être reformulées comme ceci : pourquoi la réflexion sur le langage a-t-elle, pendant un certain temps, cessé d'être un domaine du savoir parmi les autres, pour devenir, aux yeux de nombreux esprits, la première parmi les sciences, celle qui semblait conduire, à elle seule, à la solution définitive des mystères de l'esprit humain ? Et pourquoi, à l'intérieur du tournant linguistique, la tendance réductionniste a-t-elle fini par prévaloir sur la tendance perfectionniste ?

---

Nature, convention,  
perfectionnement

---

Il est utile de rappeler que la problématique du langage a rarement été aux yeux des penseurs et des artistes une priorité de premier ordre et que, par conséquent, l'histoire des idées sur le langage ne peut pas rivaliser de richesse avec celle, mettons, des idées sur la cosmologie ou sur la morale. Très tôt dans l'histoire de la pensée, les théories naturalistes, selon lesquelles la langue est l'écho privilégié de l'Être lui-même, se sont opposées aux théories conventionna-

listes, qui voient dans la langue un instrument de vie inventé par les hommes. Ces deux points de vue sont déjà présents dans le *Cratyle* de Platon, où le premier interlocuteur de Socrate, Hermogène, défenseur du point de vue conventionnaliste, soutient que tous les noms s'équivalent, chacun étant le résultat d'une décision arbitraire des hommes. Le second interlocuteur, Cratyle, pense en revanche que chaque chose possède un nom véritable qui exprime sa nature. Le Socrate du dialogue ne tranche pas le débat, comme le lecteur moderne s'y attend, en faveur du conventionnalisme d'Hermogène, parce que, en dépit de son invraisemblance, la vision cratylienne de la langue n'est pas sans affinités avec la doctrine des Idées platoniciennes. Si les choses sont des copies des Idées éternelles qui leur donnent forme, pourquoi les mots qui désignent ces choses ne feraient-ils pas écho à ces Idées ? Étant donné que les discours peuvent être vrais ou faux et que les noms en forment les plus petites parties, pourquoi les noms ne seraient-ils pas, eux aussi, susceptibles de vérité et de fausseté ?

En rejetant le point de vue d'Hermogène, Socrate ne souscrit cependant pas sans réserves à la thèse de Cratyle, mais tente, avec les faibles moyens étymologiques disponibles à son époque, de proposer une synthèse entre les positions de ses deux interlocuteurs : susceptibles de vérité et de fausseté, les mots ne sont ni projetés spontanément par la nature des choses, ni tout à fait arbitraires et modifiables à volonté. Faisant confiance à la capacité des meilleurs parmi les hommes de mettre au point une langue bien adaptée à la nature des choses dont elle parle, Socrate est d'avis que cette tâche revient au spécialiste de la pensée exacte – le dialecticien – et au responsable de l'ordre public, le législateur. Les trois doctrines esquissées dans le *Cratyle* – le naturalisme, le conventionnalisme et ce qui me

semble être la première formulation théorique du perfectionnisme – ont représenté pendant longtemps la gamme des possibilités disponibles et se sont retrouvées, sous des formes renouvelées, tout au long de l'histoire de la réflexion sur le langage.

Le naturalisme a marginalement survécu dans la réflexion médiévale juive et chrétienne sur les rapports entre langage et divinité. Concernant les rapports entre les noms et les choses, le conventionnalisme est demeuré pendant longtemps la doctrine la plus répandue, qu'on retrouve chez Aristote et ses disciples médiévaux, dans la logique et la grammaire de Port-Royal, et, beaucoup plus tard, chez Saussure sous le titre de « l'arbitraire du signe linguistique ». Dès lors, cependant, qu'on sort du cercle étroit de l'imposition des noms et qu'on prend en considération la phrase (le jugement) et l'enchaînement de phrases (le raisonnement), on se rend compte qu'Aristote et ses disciples sont en réalité des représentants de la tradition perfectionniste, qui n'a jamais cessé de prospérer et qui a trouvé son expression la plus durable dans la logique et dans la rhétorique classiques.

Ces deux disciplines étaient persuadées d'entendre comme une sorte d'appel inscrit dans la nature des choses, un appel qui invite les hommes à parler de chaque objet dans le meilleur langage possible. Cette nature et ce langage étaient conçus par le perfectionnisme classique comme possédant des traits objectifs, identifiables par le moyen de l'étude attentive et susceptibles d'être enseignés. Le perfectionnisme classique minimisait donc à la fois la dimension subjective de l'appréhension de la nature et la multiplicité des langues naturelles, subjectivité et multiplicité qui, dans cette optique, ne pouvaient que faire obstacle à la mise en place d'une langue bien adaptée à la



tâche d'énoncer la vérité. (Cette vision, soit dit en passant, laisse la porte ouverte à une problématique concernant l'aptitude relative des langues naturelles à se rapprocher de la langue idéale. On a pu se demander, par exemple, si le latin ou, plus tard, le français n'étaient pas plus adaptables que d'autres langues à l'expression de la vérité.) Il a fallu des siècles pour que l'ombre de Protagoras, évoqué et réfuté dans le *Cratyle* comme le philosophe qui défend de manière puérile la diversité des opinions contre l'unicité de la vérité, retourne hanter la spéculation linguistique. Chez Vico et Rousseau, un nouveau naturalisme, subjectif cette fois, rend possible ce retour.

---

#### Le retour du naturalisme

---

Dans les spéculations de ces deux penseurs sur l'origine de la civilisation et du langage, la hiérarchie des valeurs qui sous-tend le perfectionnisme classique est vigoureusement mise en question. Le raisonnement spontané, incapable selon Platon de saisir correctement la nature des choses et donc d'y adapter les noms qui les désignent, acquiert chez Vico le statut de sagesse poétique, phase première, et à bien des égards admirable, du développement intellectuel de l'humanité. Rousseau continue ces réflexions, les appliquant à la question de l'origine de la langue, dont il soutient, contre le conventionnalisme dominant, qu'elle exprime la nature morale de l'homme. « Les fruits ne se dérobent point à nos mains, écrit-il, on peut s'en nourrir sans parler, on poursuit en silence la proie dont on veut se repaître ; mais pour émouvoir un jeune cœur, pour repousser un agresseur injuste, la nature dicte des accents, des cris, des plaintes : voilà les

plus anciens mots inventés, et voilà pourquoi les premières langues furent chantantes et passionnées avant d'être simples et méthodiques. » De cette prémisse, Rousseau conclut que « le langage figuré fut le premier à naître, le sens propre fut trouvé le dernier<sup>1</sup> ».

Dans ce passage, la phrase clé pose un rapport immédiat entre la voix de la nature humaine et l'invention du langage : « Pour émouvoir un jeune cœur, pour repousser un agresseur injuste, *la nature dicte* des accents, des cris, des plaintes : voilà les plus anciens mots inventés » (je souligne). En d'autres termes, la nature elle-même fait surgir la langue, longtemps avant l'intervention de la raison. Il reste que la vraie question, qui est celle de l'émergence du mot à partir du cri, est éludée : la nature dicte les cris, et « voilà », tel un prestidigitateur qui sort le lapin du chapeau, les hommes inventent des mots. Mais comment le font-ils ?

L'hypothèse de l'origine émotive et poétique de la langue ne contredit pas le perfectionnisme classique, tant qu'on réserve à l'émotion et à la poésie la place inférieure qui était la leur dans la vision platonicienne et qu'on fait fond sur le travail de la raison pour en contrecarrer les effets délétères. La nouveauté, chez Vico et Rousseau, est l'appréciation positive du primitivisme émotif et poétique. La nature dicte des accents, des cris, des plaintes, et les mots inventés sous le coup de cette dictée sont d'autant plus précieux qu'ils en préservent l'écho. Pour employer l'expression de Rousseau, les « temps de barbarie étaient le siècle d'or<sup>2</sup> ». Comment, dès lors, ne pas admirer la diction musicale et la puissance métaphorique des langues primitives, comment

1. Jean-Jacques Rousseau, *Essai sur l'origine des langues*, in *Œuvres complètes*, t. V, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1995, pp. 380-381.

2. *Ibid.*, p. 396.

ne pas apprécier l'animisme qui, dans ces langues, accorde au jour, à la nuit, à la lune, au soleil les traits de la vie, de la volonté et de la sexualité ? Considéré comme le produit d'une humanité encore toute proche de la nature, le travail de l'imagination langagière, en partie effacé par le progrès de la raison, paraît du coup émouvant et sublime.

Avec l'essor de la philologie comparée, l'hégémonie du perfectionnisme sera rejetée d'une manière plus véhémement encore. Sans se réclamer directement du subjectivisme annoncé par Rousseau, la philologie comparée prête une nouvelle attention à la réalité historique et donc pratique des langues. Grâce à cet intérêt pour la diversité des langues, le naturalisme opère chez les théoriciens du langage de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup> siècle un retour spectaculaire : la langue y est de nouveau considérée comme une véritable émanation du monde, émanation qui prend cette fois la forme de l'esprit des nations. Cratyle estimait que la nature elle-même se révèle dans le nom, Wilhelm von Humboldt affirme que chaque langue révèle la nature telle que saisie et infléchie par la collectivité historique qui l'a créée. Réciproquement, une fois engendrée par l'esprit de la nation, la langue préserve, voire impose une certaine vision du monde à la collectivité qui la parle. Accompagnant le nouveau naturalisme, le réductionnisme pointe son nez.

La diversité des langues et des visions du monde implique-t-elle une hiérarchie ? Non, chez Herder, qui reconnaît l'existence d'une multiplicité de voies conduisant à la vérité et au bonheur. Oui, chez Condillac et chez son disciple Humboldt<sup>3</sup>. En comparant les systèmes linguistiques, ce dernier accorde la palme du vainqueur aux langues synthétiques, à la morphologie riche et à la syntaxe flexible et, en premier lieu, au

sanskrit. En revanche, les langues à morphologie pauvre, comme le chinois, dans lesquelles les rapports abstraits sont signifiés soit par la position syntaxique, soit par des moyens lexicaux, trahiraient la pauvreté intellectuelle des nations qui les ont engendrées. Les langues sémites, avec leur inflexion vocalique greffée au cœur des racines consonantiques, occuperaient une position intermédiaire dans la hiérarchie de l'excellence linguistique.

Le naturalisme subjectif propagé par la philologie comparée a donné lieu, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, à une multitude de spéculations sur l'esprit des nations et des races tel qu'il est censé se refléter dans la structure grammaticale des langues qu'elles parlent. Ces spéculations, illustrées entre autres par les écrits de Humboldt et d'August Schleicher, paraissent aujourd'hui oiseuses. Leur faiblesse, invisible aux auteurs qui les formulaient, provient de deux identifications abusives : celle qui réduisait les moyens de la pensée aux moyens de son expression et celle qui, à l'intérieur des moyens d'expression, identifiait ceux-ci aux procédés inscrits dans la grammaire, négligeant délibérément la richesse des possibilités linguistiques non codifiées. Humboldt lui-même, lorsqu'il couvre d'éloges les langues synthétiques, en particulier le sanskrit, confond la richesse morphologique de ces langues avec l'énergie intellectuelle des locuteurs, en d'autres termes les moyens linguistiques codifiés avec la pensée qu'ils soutiennent.

Si la hiérarchie intellectuelle des langues et des peuples décrétée par la linguistique comparée de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle n'a pas

3. C'est le mérite de Hans Aarsleff d'avoir prouvé la dette de Humboldt à l'égard des penseurs français des Lumières. Voir son introduction à Wilhelm von Humboldt, *On Language*, Cambridge University Press, 1988, pp. VII-LXXV, en particulier pp. XXXIII sq.

résisté à l'examen (et pour en saisir les conséquences racistes, le travail de Maurice Olender est indispensable<sup>4</sup>), le naturalisme subjectif a cependant trouvé un terrain plus favorable à ses spéculations dans la réflexion romantique sur la littérature. Accordant au poète le rang de mage de la langue, les romantiques croyaient

– que la langue possède au moins deux couches distinctes, une couche expressive, produit de la sagesse poétique qui, *in illo tempore*, a engendré les langues, et une couche instrumentale, d'origine plus récente ;

– que le poète, en descendant dans les profondeurs de sa propre subjectivité, redécouvre les richesses expressives de la langue et donc la sagesse primitive de sa nation; et, enfin,

– que cette sagesse primitive entretient avec la nature des choses des liens de proximité et d'intimité aujourd'hui presque dissolus et que le poète, en vertu de la spécificité même de son art, est susceptible de renouveler ces liens.

Le mage de la langue opère ainsi la jonction entre la profondeur de la subjectivité, l'âme de sa nation et la nature même des choses. Selon cette vision, qui a des affinités étroites avec ce que Jean-Marie Schaeffer a appelé la « théorie spéculative de l'art », la poésie saisit l'absolu « directement » pour ainsi dire et en dehors des médiations de la pensée rationnelle<sup>5</sup>. Elle réussit à le faire grâce à l'expressivité de la langue, qui préserve les échos vivants des accents jadis dictés par la nature elle-même. En paraphrasant les vers bien connus de Baudelaire, on pourrait dire que pour les romantiques la langue est un temple dont les symboles énigmatiques évoquent la ténébreuse et profonde unité de la nature. Ce point de vue, qui sera également celui des symbolistes, jouera un rôle de premier ordre dans la formation de la doctrine poétique moderniste. Par une généralisation surprenante de ces spé-

culations, de lointains héritiers philosophiques du romantisme allemand viendront expliquer au *xx<sup>e</sup>* siècle que le philosophe entretient lui aussi des rapports quasi magiques avec la langue. Par réaction contre l'ancien perfectionnisme, qui rendait naguère hommage à la clarté du latin et du français, on dira maintenant que la vérité ne se dévoile à la philosophie que dans la mystérieuse mobilité du grec ancien et de l'allemand.

Le retour en force du naturalisme dans sa forme subjective ne signifie pas que le perfectionnisme ait perdu son influence au cours du *xix<sup>e</sup>* siècle. S'il est vrai que la philologie comparée n'aspire pas à être une discipline normative, mais une archéologie de la pensée nationale, s'il est tout aussi vrai que la poésie prétendait désormais s'appuyer sur l'expressivité de la langue pour offrir au lecteur une forme de connaissance quasi mystique et que dans la philosophie la place des considérations sur le langage est demeurée plutôt marginale jusqu'à la fin du *xix<sup>e</sup>* siècle, il reste, cependant, que le perfectionnisme a prospéré dans l'enseignement pesamment normatif de la langue nationale dans les écoles et dans celui, encore vivant, de la rhétorique. Seul le conventionnalisme semble avoir connu un bref retrait, sans doute parce que, sa validité n'étant pas mise en question au niveau du bon sens, on ne l'estimait guère susceptible d'engendrer des spéculations véritablement intéressantes.

4. Maurice Olender, *Les Langues du paradis : Aryens et Sémites, un couple providentiel*, Paris, Gallimard, Éd. du Seuil et E.H.E.S.S., 1989.

5. Jean-Marie Schaeffer, *L'Art de l'âge moderne : l'esthétique et la philosophie de l'art du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, Gallimard, 1992.

---

 L'essor du réductionnisme
 

---

Le tournant linguistique qui intervient à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle tentera de rompre avec le naturalisme subjectif, en renforçant dans un premier mouvement le conventionnalisme et le perfectionnisme. Chez Frege, chez Bertrand Russell, chez le jeune Wittgenstein, chez Carnap, le langage, instrument conventionnel mais imparfait de la pensée partie à la découverte du monde, est mis en demeure de la servir scrupuleusement. L'idée romantique selon laquelle les langues expriment l'esprit des nations survit pourtant en linguistique et en anthropologie. Convergeant avec cette idée, le réductionnisme élaboré par le tournant linguistique dans sa deuxième phase se propose moins de perfectionner le langage que de le promouvoir au rang de milieu universel de la pensée.

Dans l'essor du réductionnisme il est possible d'isoler pour le moins trois composantes : l'écho, profondément modifié par ailleurs, de la vision matérialiste et scientifique du monde, le reflet de la nouvelle conception sociologique de l'homme, l'effèt, enfin, de l'esthétisme qui, s'épanouissant à la même époque sur les décombres du réalisme et du naturalisme, radicalise la vision romantique de la poésie et la généralise à l'ensemble des arts.

La grande ambition du matérialisme scientifique consiste à réduire dans tous les domaines les activités d'ordre supérieur aux réalités matérielles les plus simples. Selon cette doctrine, la pensée devrait pouvoir s'identifier à l'activité du cerveau, celle-ci n'est que le résultat des lois biologiques, réductibles à leur tour à la chimie et, moyennant une étape supplémentaire, à la physique. Bien que l'intégration de tous les

domaines du savoir dans un projet scientifique unique n'ait pas été véritablement tentée avant la deuxième décennie du XX<sup>e</sup> siècle, le matérialisme ambiant a dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle influencé chaque discipline, y compris les sciences de l'esprit qui, en dépit de leur revendication d'indépendance, ont suivi à leur façon le mouvement général<sup>6</sup>. La linguistique, par exemple, s'est concentrée sur la mécanique phonétique et grammaticale de la langue, laissant pendant longtemps de côté l'étude du sens et celle du style. L'ambition des néo-grammairiens – le courant le plus influent en linguistique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle – était de démontrer que les lois de l'évolution linguistique agissent avec la nécessité et la force causale des lois de la nature. En histoire politique et culturelle, Taine et les historiens positivistes ont poursuivi des objectifs semblables et non sans succès.

Cette ambiance explique le respect avec lequel on a considéré les hypothèses qui s'évertuaient à reformuler dans un langage physico-biologiste ou sociologique la problématique de tel ou tel domaine appartenant en principe aux sciences de l'esprit. C'est une des raisons pour lesquelles les spéculations matérialistes-historiques d'un Karl Marx, les vaticinations biologistes d'un Friedrich Nietzsche, le darwinisme social d'un Herbert Spencer ont mobilisé avec un tel succès l'imagination de leurs publics. Les lecteurs de ces auteurs découvraient, grâce au cycle des réductions successives, que les comportements moraux se réduisent à des facteurs d'ordre social, que ceux-ci à leur tour s'enracinent dans la lutte pour la survie, qui, elle, n'est autre que la forme d'existence des

6. Marcel Gauchet, *L'Inconscient cérébral* (Paris, Éd. du Seuil, 1992), décrit les rapports entre le progrès des connaissances anatomiques et physiologiques sur le cerveau et l'essor d'une psychologie à ambitions scientifiques.

organismes vivants. Les fondements biochimiques et finalement mécaniques de cette pyramide semblaient à portée de main.

C'est grâce à cette ambiance qu'on tenta d'avancer dans l'étude de la pensée par le biais de sa manifestation palpable, la langue. Je distinguerai dans cette approche

- l'idée perfectionniste que la structure fautive de la langue conduit les philosophes à penser des absurdités,

- la thèse selon laquelle la structure des langues naturelles est déterminante pour la pensée et, enfin,

- le réductionnisme proprement dit, qui pose que la pensée « n'est rien d'autre » que la langue.

Nietzsche attaquant l'argument cartésien du *cogito* par le biais de la grammaire latine, Bertrand Russell soutenant que les notions de substance et d'accident chez Aristote sont redevables de la distinction que le grec fait entre nom et adjectif, ce sont les exemples les plus célèbres, les plus typiques aussi, de la démystification de thèses philosophiques par le biais de la grammaire. Libre à chacun de juger si ces arguments sont convaincants ou non. Ils signalent cependant l'effort de *libérer* la pensée du carcan de la langue.

En revanche, dans la linguistique de Saussure, dans l'anthropologie de Sapir et de Whorf, il ne s'agit plus de dégager la pensée de sa servitude à l'égard du langage, mais de prouver que la langue est une forme qui organise la substance du monde pour le bénéfice de la pensée. Loin de refléter les propriétés réelles de la nature, la langue lui impose de l'extérieur une organisation à la fois arbitraire et différentielle. Pourquoi arbitraire ? Parce que chaque langue conçoit comme elle l'entend les catégories grammaticales qui moulent la pensée des locuteurs : le

genre est absent de la morphologie du nom anglais, le couple perfectif-imperfectif se retrouve uniquement dans les langues slaves, le neutre a disparu dans la plupart des langues néo-latines, etc. Pourquoi différentielle ? Parce que les grammaires des langues naturelles font des distinctions et non des affirmations : le féminin n'existe nulle part sans le masculin, ni le singulier sans le pluriel. Reprise par Edward Sapir et par Benjamin Lee Whorf, cette analyse se raffine, faisant usage, en sus des catégories perceptibles (*overt*), de catégories implicites (*covert*), qui, elles, suggèrent la forme imposée à l'univers, sans la figer dans une dotation morphologique incontournable.

La recherche ultérieure ne s'est pas montrée clémente pour ces hypothèses. Aucune preuve indépendante, fondée sur la culture matérielle de la collectivité, sur son organisation familiale ou sur son système politique, n'est jamais venue confirmer les spéculations sur la forme que la langue est censée imposer au monde. Ces spéculations n'ont pas trouvé grâce non plus aux yeux des psychologues qui étudient les liens entre langue et pensée. Quoi qu'il en soit, chez Saussure et encore plus chez Sapir et Whorf, la structure proposée par la langue à la pensée n'est pas conçue comme un point d'arrêt, mais comme une dotation initiale, dont les locuteurs des langues naturelles profitent à leur guise. Différentielle et arbitraire, chaque langue naturelle est suffisamment flexible pour permettre à la pensée de se mouvoir en liberté.

Il en va tout autrement dans la doctrine qui voit dans la langue l'horizon indépassable (certains disent « la prison ») de la pensée humaine. Tout en évitant la difficulté de saisir avec précision les liens de dépendance entre la pensée et la langue, cette doctrine rejette dos à dos le perfectionnisme et le naturalisme arrivé à son zénith :

désormais ce n'est plus la langue qui reflète (ou doit refléter) l'essence de la nature, mais, au contraire, c'est la nature qui devient une sorte d'épiphénomène de la langue.

L'évolution de la pensée de Wittgenstein illustre les raisons de ce choix : conventionnaliste et perfectionniste convaincu, tel qu'en témoigne le *Tractatus logico-philosophicus*, le jeune Wittgenstein a été obsédé par l'exigence d'adéquation entre l'expression linguistique et la réalité exprimée. Souhaitant découvrir une méthode pour exprimer la vérité sans résidu ni erreur, Wittgenstein divise les expressions en deux vastes groupes : celles qui font référence à des réalités dicibles, et qui, par conséquent, doivent se soumettre à des règles logiques extrêmement sévères, et celles qui, prenant l'indicible comme objet, en parlent mal et de manière approximative, voire trompeuse. Dans l'esprit du perfectionnisme, Wittgenstein recommande, d'une part, l'exercice d'une rigueur absolue dans le traitement des réalités dicibles et, d'autre part, l'abandon pur et simple du discours sur les réalités indicibles.

Plus tard dans sa carrière, se rendant bien compte de l'énormité de cette double exigence, le philosophe s'est replié sur des positions plus tolérantes. Pour éviter l'excès de perfectionnisme, le Wittgenstein des *Investigations philosophiques* se montre désormais prêt à accepter la multiplicité des pratiques linguistiques (des jeux de langage, comme il les appelle) dont les rapports avec l'univers ambiant ne peuvent être compris en dehors du monde dans lequel vivent et agissent les locuteurs. L'accent tombe cette fois sur la norme implicite dans les divers usages réels et non pas sur celle que le philosophe, à la recherche de l'expression parfaite, impose de l'extérieur aux locuteurs. Dans l'esprit de cet abandon du perfectionnisme, de ce repli sur

l'observation de la pratique linguistique active, Wittgenstein ne fait plus de l'adéquation du langage à la réalité le premier souci de la philosophie. Étant donné que les êtres humains s'arrangent assez bien pour parler de ce qu'ils souhaitent sans prendre l'avis des philosophes, la seule attitude possible devant la variété des usages est le respect attentif.

De la tolérance à l'égard des usages linguistiques au déni d'une réalité qui en soit indépendante, il n'y a cependant qu'un pas. Wittgenstein le franchit-il ? Difficile de le savoir : ses textes énigmatiques peuvent être interprétés dans les deux sens. Il reste que l'idée selon laquelle l'esprit humain ne saurait sortir des frontières posées par la langue, ni confronter les expressions de celle-ci avec une réalité qui leur soit extérieure, est la forme la plus répandue qu'a prise au <sup>xx</sup>e siècle la réaction contre le perfectionnisme.

Pour revenir au débat français, il convient de considérer les implications sociologiques de la doctrine selon laquelle le langage est le milieu universel de la pensée. Le prestige de la réduction, ai-je noté plus haut, récompense les théories qui identifient la pensée à la langue. Ces théories peuvent tenter d'opérer une réduction psychologique, la pensée et la langue étant conçues dans ce cas comme des opérations de la matière cérébrale, ou encore elles peuvent voir dans la langue et dans la pensée des phénomènes d'ordre purement social. La réduction sociologique est d'autant plus difficile à éviter que le langage est, de toute évidence, une « institution du sens », pour emprunter le terme à Vincent Descombes. Curieusement, cette réduction n'a pas pris comme cible l'institution linguistique, ses aspects sociaux (« la langue » dans la terminologie de Saussure) et ses aspects individuels (« la parole » et le style), mais formule, au contraire, le postulat selon lequel le lien social

est lui-même une construction d'ordre linguistique. En se fondant sur ce postulat, on peut bâtir deux théories complémentaires, dont l'une pose l'homologie entre la structure sociale et la structure linguistique (on y reconnaît l'idée maîtresse de l'anthropologie de Claude Lévi-Strauss), alors que l'autre affirme le caractère arbitraire et discursif des rapports sociaux (on y reconnaît la vision défendue dans une partie des écrits de Michel Foucault).

Ces deux types de théorie renforcent, chacun à sa façon, la conception de la langue comme horizon indépassable de l'expérience humaine, conception qui a marqué les débats français des années 1960 et 1970. Car, évidemment, si la structure linguistique est le fondement ultime de toutes les activités sociales, si, de surcroît, les rapports des hommes à la nature sont déterminés de part en part par leur organisation sociale et culturelle, comment serait-il possible d'imaginer un « dehors » de la langue ? Le fondement de la langue (et donc de la pensée) dans la nature, ainsi que l'expression de l'esprit collectif à travers la langue s'évanouissent. En dernière instance, celle-ci n'est rien d'autre que le jeu arbitraire de signes dépourvus de correspondant dans la réalité naturelle ou culturelle, le savoir étant dans ces conditions entièrement réductible au discours, arbitraire, qui le manifeste. Il est parfaitement concevable qu'à partir de ces prémisses le penseur, porté par l'élan matérialiste, se révolte contre la conception réputée oppressive et surannée selon laquelle le signe correspond à la chose et finisse par prophétiser l'avènement d'une ère où le signifiant palpable, matériel donc, s'affranchira enfin des chaînes qui le rattachent au sens incorporel.

---

### L'illusion linguistique

---

Il est maintenant possible d'esquisser une réponse à la double question que j'ai posée au départ : pourquoi la réflexion sur le langage en est arrivée, d'une part, à soutenir des thèses aussi insolites, et pourquoi, d'autre part, elle a pu sembler receler la clé des mystères de l'esprit humain. Les thèses contre-intuitives notées plus haut – celle qui affirme la réductibilité de la pensée au discours et celle qui annonce la disparition du signe, en prévoyant du même coup la libération du signifiant – sont le résultat d'un vaste mouvement historique à deux volets, dont l'un prolonge le vieux débat entre naturalisme et conventionnalisme, alors que l'autre oppose le réductionnisme au perfectionnisme.

Concernant le premier volet, nous avons noté qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> le naturalisme (la doctrine selon laquelle la langue exprime l'essence des choses) subit une conversion subjective et reconnaît dans la langue d'une nation la source de sa vision du monde. Un siècle plus tard, avec le structuralisme saussurien, cette doctrine se convertit au conventionnalisme et, postulant l'arbitraire des systèmes de signes linguistiques, n'est pas loin de conclure à l'arbitraire des visions du monde que ces systèmes engendrent. Le lien entre la langue et le monde qu'elle projette étant immotivé, rien n'empêche le penseur d'espérer que celle-là se détachera durablement de celui-ci.

Concernant maintenant le conflit entre réductionnisme et perfectionnisme, son issue a été déterminée par la pulsion réductrice présente dans l'étude scientifique du monde. La science aspire naturellement et de façon légitime à montrer que les niveaux supérieurs d'organi-

sation culturelle et intellectuelle sont *en dernière analyse* réductibles à des niveaux inférieurs. Les penseurs qui, au cours du *xx<sup>e</sup>* siècle, ont radicalisé cette aspiration nourrissaient l'espoir que cette réduction pût être opérée *instantanément*. Il ne leur a donc pas suffi de reconnaître que la pensée entretient en dernière analyse des rapports avec la langue ; il leur fallait également poser qu'*en première analyse* la pensée n'est rien d'autre que la langue. L'analyse de celle-ci épuiserait dans cette perspective l'étude de la pensée, résolvant ainsi (par décision préalable) le problème le plus ardu de la philosophie. Cette manœuvre autorisait toutes les utopies linguistiques, en particulier celles qui espéraient créer une communauté où les hommes, sortis du carcan du sens et de l'esprit, jouiraient librement de leur nature corporelle.

En faisant appel à la subjectivité, à l'arbitraire des systèmes choisis et à la réduction instantanée, les penseurs modernes du langage ont rejeté résolument la nature, l'harmonie, laborieusement acquise par les hommes, entre celle-ci et le langage, ainsi que la complexité irréductible des phénomènes culturels. Par sa démesure, ce triple rejet a conduit à une impasse : tout en promettant la découverte des secrets de la nature humaine, ces penseurs avaient en réalité décidé de considérer l'homme comme un épiphénomène, à vrai dire peu estimable, des mécanismes linguistiques. Les immenses efforts requis par la version perfectionniste du tournant linguistique n'avaient en somme abouti, dans sa version réductionniste, qu'à la promotion d'un dogme dérisoire. La prise de conscience graduelle de cette impasse est sans doute la raison pour laquelle la question du langage a cessé d'occuper le devant de la scène intellectuelle, laissant la place à d'autres genres d'interrogations sur l'être humain, plus directement liées à

l'action et moins sujettes à la réduction, en premier lieu la philosophie politique et la morale. Bien que les résultats des travaux entrepris au long du *xx<sup>e</sup>* siècle en logique, en linguistique et en philosophie de la psychologie soient remarquablement riches et que rien ne présage la disparition de ces domaines de recherche, la problématique du langage n'a plus l'ambition de fournir au savoir son centre fédérateur. Le tournant linguistique est clos.

---

### Possibilité de la littérature

---

Je conclurai en rappelant quelques-uns des échos que ces débats ont connus dans la pratique littéraire. Le romantisme, comme je l'ai noté plus haut, converge avec le naturalisme subjectif : la langue, dans cette optique, est le lieu où la nature de l'univers et l'âme de la nation se révèlent simultanément au génie poétique. On entend dans la voix éclatante de Victor Hugo les échos de cette profonde conviction, ainsi que ceux de l'équilibre triparti sur lequel elle se fonde : nature, sujet, esprit national. Dans la poésie d'après 1850 cet équilibre est perturbé en faveur de la subjectivité, qui demeure seule responsable de la création poétique. Le rapport du poète à la langue prend alors deux formes antithétiques : le poète tente de maîtriser absolument le langage ou, au contraire, se laisse guider passivement par le hasard de l'inspiration linguistique. Dans le premier choix on a reconnu sans doute le perfectionnisme de Mallarmé et de Valéry, si proche de l'attitude classique. Ce n'est pas un hasard, d'ailleurs, si le modèle de Valéry est Virgile, le poète latin le plus soucieux de perfection. Ce rejet du romantisme au nom du goût allié à l'intelligence a cependant rallié moins de



suffrages que la solution rivale, qui recommandait au poète de s'abandonner aux forces du langage, censées lui assurer une puissance créatrice infiniment plus grande que celle procurée par le perfectionnisme.

L'histoire de cet abandon et de ses justifications reste à écrire. Mais le sentiment, déjà fort répandu à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, que le poète a le devoir de se libérer des exigences de la raison pour laisser agir en lui l'alchimie de la langue ou, dit autrement, le sentiment que la clairvoyance poétique découle du dérèglement de la communication, ces sentiments manifestent sans doute la conviction de plus en plus répandue selon laquelle l'expérience linguistique est l'horizon ultime de toute expérience humaine. Si les poètes modernistes se sont fiés avec une telle nonchalance aux forces du langage, c'est précisément parce qu'en dehors d'elles ils ne trouvaient plus à proprement dire rien qui vaille. C'est en cela que la pratique de Rimbaud et, dans une mesure encore plus grande, celle des surréalistes et de leurs multiples héritiers convergent avec la philosophie qui voit dans le langage le milieu universel de la pensée.

La prose narrative, en revanche, n'a pas toujours montré cet excès de confiance dans les pouvoirs du langage, sauf, bien entendu, là où elle a emprunté volontairement les objectifs et les techniques de la poésie, comme c'est le cas chez un Joyce, mais non chez Gide, Proust, Radiguet, Bernanos, Céline, Mauriac, Green, Sartre, Camus, et Yourcenar, auteurs qui pratiquent tous le perfectionnisme stylistique le plus scrupuleux. Ce n'est qu'avec le nouveau roman qu'en France le langage a été promu au rôle d'horizon indépassable de la prose narrative. Nathalie Sarraute, par exemple, a affirmé que

« le roman étant un art comme les autres, la substance dont il est fait, le langage, en est l'élément essentiel<sup>7</sup> ». On saisit très bien dans cette formule la tendance, que nous avons déjà remarquée dans la réflexion théorique sur le langage, de réduire le message au corps qui le véhicule. Chez Sarraute, pourtant, cette réduction n'a été que fort timide, entièrement subordonnée à l'ambition de faire œuvre d'art. En revanche, les théoriciens associés à la revue *Tel quel*, un Jean Ricardou, un Roland Barthes, ont prêché dans les années 1960 la réduction complète de la littérature au langage, en proclamant que « Je n'écris pas quelque chose, j'écris » ou que « Le seul contenu du roman, c'est la forme<sup>8</sup> ». Le sens, épiphénomène de la matière sonore ou écrite, était censé s'évanouir.

Sarraute, on le sait, a résisté à ce passage à la limite. Pour elle, il n'y avait « pas d'œuvre littéraire [...] dans laquelle le langage se soutienne par lui-même ; dans laquelle le langage soit un langage pur, débarrassé du sens, ou ne le fabriquant que comme un sous-produit négligeable<sup>9</sup> ». En écrivant ces lignes, Sarraute sentait bien que la réduction du sens à la matière du langage a beau manifester avec éclat une des aspirations les plus profondes de la réflexion de son époque, prise à la lettre (mais le culte de la lettre n'y est-il pas inscrit ?) cette réduction rend la littérature impossible.

*Thomas Pavel.*

7. Nathalie Sarraute, *Le Langage dans l'art du roman*, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, édition publiée sous la direction de Jean-Yves Tadié, 1996, p. 1683.

8. *Ibid.*, p. 1684.

9. *Ibid.*, p. 1685.

Gérard Jorland

# Un siècle expérimental

En choisissant Einstein comme éponyme du <sup>xx</sup>e siècle, on symbolise deux événements qui ont fait époque. D'abord, que la science est devenue un facteur déterminant de l'histoire sociale, politique, économique, diplomatique et, bien entendu, culturelle. Ensuite, que l'holocauste du peuple juif reste l'énigme indéchiffrable d'un siècle prodigue en horreurs. Et la question de fond que pose déjà ce siècle est précisément celle de l'articulation éventuelle de ces deux événements. C'est ce que pensait Heidegger qui tenait les camps de la mort pour les avatars techniques de la métaphysique occidentale dont la science serait l'expression contemporaine. C'est encore cette question qui nourrit, semble-t-il, la critique post-moderne des Lumières. Je ne l'éluiderai pas non plus.

La science *classique* contraste avec la science *contemporaine* en ceci qu'elle a bouleversé de fond en comble la représentation du monde sans

affecter la vie quotidienne, tandis que, à l'inverse, la théorie de la relativité et la mécanique quantique n'ont rien changé à notre image du monde, mais ont peuplé notre civilisation matérielle. Notre espace et notre temps vécus ne sont guère affectés par notre état de mouvement ou de repos, et nous adhérons toujours aux principes de localité et de causalité. C'est que la science classique prenait pour objet un monde à notre échelle, dont les unités de mesure étaient d'ailleurs des parties de notre corps, alors que le monde qui fait l'objet de la science contemporaine est soit infiniment petit (l'atome et ses particules), soit infiniment grand (l'énergie de ces particules élémentaires). Or, si nous avons du mal à nous *représenter* ce monde, au point que certains biologistes en viennent à penser qu'il y

Ce texte est dédié à la mémoire de François Furet.

---

Gérard Jorland est notamment l'auteur de *La Science dans la philosophie. Les recherches épistémologiques d'Alexandre Koyré* (Paris, Gallimard, 1981) et de *Les Paradoxes du capital* (Paris, Odile Jacob, 1995).

---

faudrait une mutation de notre cerveau, sélectionné jusqu'à présent pour nous y retrouver dans notre environnement et non à l'échelle atomique ou à la vitesse de la lumière, il n'en reste pas moins que nous sommes parvenus à en tirer *des effets utiles* dans notre vie matérielle dont nous ne pouvons plus nous passer. Ainsi, lors de la tempête qui a dévasté l'infrastructure électrique de notre pays fin 1999, ceux qui sont restés le plus longtemps coupés du réseau ont été déprimés de ne plus pouvoir regarder la télévision.

La science ne s'est pas seulement emparée de la vie matérielle. Elle a imprégné l'esprit de ce temps. Il y a deux manières de pensée scientifique. Une pensée rationnelle, qui part de principes *a priori* pour en déduire des phénomènes que l'expérience doit rendre observables ; et une pensée expérimentale, qui part des phénomènes observés pour découvrir les principes qu'ils impliquent. L'un et l'autre de ces types de pensée scientifique font jouer un rôle essentiel à l'expérience, soit qu'on ne puisse connaître que ce qui est donné dans l'expérience, soit qu'on ne puisse admettre que ce qui est confirmé par elle. La science a donné à ce temps son esprit expérimental. On a expérimenté dans tous les domaines, l'art, la littérature, la politique, les relations sociales, l'économie, les mœurs, etc. Au lieu que la science classique enseignait aux hommes à se conduire selon leur raison et non plus selon la tradition, la science contemporaine leur enjoint de s'en remettre à l'expérience et, d'abord, de la démultiplier, quitte à ouvrir une boîte de Pandore.

Pour comprendre comment la science est devenue un facteur déterminant de l'histoire, il faut ainsi en déployer les effets sur deux axes, celui de la vie matérielle et celui des relations sociales.

---

### Des instruments de laboratoire devenus objets de la vie quotidienne

---

Tandis que la machine à vapeur, symbole de la révolution industrielle, a été inventée bien avant que la science, la thermodynamique, en ait été formulée, la radio, la télévision, le laser, l'imagerie par résonance magnétique, les armes et l'électricité nucléaires, l'électronique, etc., sont des inventions scientifiques avant d'être des innovations technologiques, ce sont des instruments scientifiques avant d'être des objets de consommation courante.

Considérons, à titre d'exemple, le nucléaire. L'origine en est à la fois expérimentale et théorique, selon les deux modes de la pensée scientifique. On sait que la découverte de la radioactivité est un cas de *serendipity*, un « coup de chance inopiné ». Étudiant, à l'instigation de Poincaré, les phénomènes de fluorescence des rayons X que venait de découvrir Röntgen, Henri Becquerel observa en 1896, ayant dû conserver dans un tiroir des sels d'uranium sur une plaque photographique parce que le ciel couvert ne lui permettait pas de les exposer au soleil, que la plaque photographique avait été impressionnée et, par conséquent, que les sels d'uranium, puis tous les composés d'uranium émettaient un rayonnement dont il s'assura qu'il leur était propre. Pendant quarante ans, ce nouveau rayonnement servit à déterminer la structure de l'atome, dans une succession d'expériences tout aussi heureuses, comme celle qui permit à Rutherford de comprendre que les atomes étaient constitués « d'une charge électrique centrale concentrée en un point et entourée par une distribution sphérique uniforme d'électricité de signe opposé en quantité égale ».

Il fit aussi l'objet d'intuitions théoriques fulgurantes, comme celle du même Rutherford sur l'existence de particules électriquement neutres dans le noyau pour rendre compte de la différence entre nombre de masse et nombre atomique. C'est la manipulation de ces neutrons qui permit de « libérer » l'énergie contenue dans la masse des atomes lourds.

Encore fallait-il penser qu'il était possible de le faire. La conservation de la masse était un principe établi de la mécanique classique, c'est lui, notamment, qui avait présidé à la fusion de la physique et de la chimie en quoi consista la révolution lavoisienne. C'était un principe ontologique, de sorte qu'il fallait rien de moins qu'un changement d'ontologie pour « libérer » l'énergie nucléaire. Ce changement d'ontologie a été opéré par une formule, la fameuse équation d'Einstein, médiatiquement présentée comme le symbole du siècle,  $E = mc^2$ . Formulé à partir de considérations purement théoriques, pour conserver la quantité de mouvement en mécanique relativiste, c'est-à-dire à de très grandes vitesses, proches de la vitesse de la lumière, son principe ne doit rien à l'expérience. Il faut que la masse varie si la quantité de mouvement, ou le produit de la masse par la vitesse, doit rester la même dans tous les systèmes de référence en mouvement relatif les uns par rapport aux autres.

L'explosion de la bombe au plutonium dans le désert du Nouveau Mexique le 16 juillet 1945 fut une expérience de physique nucléaire qui confirmait la formule d'Einstein. Le largage d'une bombe à uranium sur Hiroshima le 6 août 1945, puis d'une bombe au plutonium sur Nagasaki le 9 août 1945 mettait fin à la Seconde Guerre mondiale et assurait la prééminence internationale des États-Unis. Ce n'était plus seulement leurs ingénieurs qui faisaient la puissance des États, mais bien leurs scientifiques.

Avec le projet Manhattan pour la construction de bombes nucléaires, dirigé par un militaire, le général Groves, et un physicien, Robert Oppenheimer, et qui nécessita la construction de toutes pièces d'un immense complexe scientifico-industriel, la science est devenue une affaire d'État. Il ne s'agissait plus, comme autrefois, de financer généreusement une recherche scientifique pour la gloire du prince, mais de l'organiser pour assurer la puissance de l'État.

Après le projet Manhattan, ce fut le programme Apollo de vol habité vers la Lune pour relever le défi soviétique dans la « conquête spatiale ». On en connaît l'enjeu, militaire comme civil : mettre éventuellement des armes en orbite, mais aussi des satellites de communication. Puis, confondant recherche fondamentale et recherche appliquée, le programme de lutte contre le cancer élaboré sur le même mode a échoué. Le 23 décembre 1971, Nixon signait le National Cancer Act. En vingt ans de récession économique, pourtant, vingt-cinq milliards de dollars ont été dépensés. Or, même en tenant compte des progrès du dépistage, le nombre des décès par cancer n'a cessé d'augmenter aux États-Unis à cause d'un accroissement sensible des affections du poumon qui efface le tassement des autres formes de cancer. Si le projet Manhattan et le programme Apollo ont réussi tandis que le programme national contre le cancer a échoué, c'est parce que la science fondamentale était déjà constituée dans les deux premiers cas alors qu'elle devait l'être dans l'autre, et précisément grâce à ce programme gouvernemental. Mais si la science est devenue un facteur politique déterminant, l'État n'est pas devenu un facteur de découverte scientifique.

Nulle part ailleurs qu'en France on ne peut mieux prendre toute la mesure de cet effet de la science nucléaire. Le déclin politique du pays,

Rédaction : Marcel Gauchet

Conseiller : Krzysztof Pomian

Réalisation, Secrétariat : Marie-Christine Régnier

Conception artistique : Jeanine Fricker

P.A.O. : Interligne, B-Liège

Éditions Gallimard : 5, rue Sébastien-Bottin, 75328 Paris Cedex 07. Téléphone : 01 49 54 42 00

La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

Les manuscrits non publiés ne sont pas rendus.

## Internet dans **le débat**

- Numéro **106** *Clarisse Herrenschmidt* : Écriture, monnaie, réseaux
- Numéro **110** *Clarisse Herrenschmidt* : L'Internet et les réseaux
- Numéro **111** *Christian Vandendorpe* : 1993, l'année du Web
- Numéro **115** *Christian Vandendorpe* : L'hypertexte et l'avenir de la mémoire

## L'après-communisme dans **le débat**

- Numéro **107** Russie, Balkans : passé, présent  
*George Nivat* : Russie an IX  
*Marie Mendras* : La préférence pour le flou. Pourquoi la construction d'un régime démocratique n'est pas la priorité des Russes  
*Alain Ducellier* : Les fantômes des empires. La longue durée politique dans les Balkans  
*Joseph Krulic* : Réflexions sur la singularité serbe  
*Alexandra Laignel-Lavastine* : L'autre Europe et nous. Des années quatre-vingt aux années post-communistes  
*Pierre Hassner* : François Furet et les passions du xx<sup>e</sup> siècle  
*Tzvetan Todorov* : Un nouveau moralisme  
Lettre de Nikolaï Boukharine à Staline, 10 décembre 1937. Présentée par *Nicolas Werth*  
Trois autobiographies communistes : Jacques Duclos, André Marty, Maurice Thorez. Présentées par *Stéphane Courtois*

## Droit et politique dans **le débat**

- Numéro **100** *Olivier Cayla* : Le coup d'État de droit
- Numéro **104** La politique du droit : *Anne-Marie Le Pourhiet, Alain Minc*  
Droit et démocratie selon Jürgen Habermas : *Pierre Bouretz, Vincent Descombes*
- Numéro **110** *Lucien Karpik* : L'avancée de la justice menace-t-elle la République ?
- Numéro **114** *Anne-Marie Le Pourhiet* : Pour une analyse critique de la discrimination positive  
*Noëlle Lenoir* : Le métier de juge constitutionnel
- Numéro **115** Droit romain, *Common Law* : quel droit mondial ? *Michel Guénaire, Laurent Cohen-Tanugi, Mireille Delmas-Marty, Renaud Denoix de Saint Marc, Francis Teitgen, Emmanuel Todd*